

# Le toponyme de SCAER

## Le document descriptif de la commune à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle

« *Voyage dans le Finistère, ou Etat de ce département en 1794 et 1795* » livre troisième, par Jacques CAMBRY (1749-1807) Imprimerie-Librairie du Cercle Social, An VII de la République Française (1798-1799) p.151 et suiv.

Jacques CAMBRY décrit Scaër comme une bourgade mal entretenue où les indigents sont plus nombreux que les paysans. La terre y cultivée de façon médiocre, c'est un pays de landes et de forêts. Pour lui l'élément le plus saisissant, et de loin le plus précieux de Scaër, auquel il consacre trois longues pages, c'est la fontaine Sainte-Candide :

*« ...La merveille de Scaër est la fontaine de Sainte Candide. Elle n'est éloignée de la commune que d'environ quatre cents pas géométriques<sup>1</sup> : elle coule sur un fonds de schistes, se divise en deux branches : une d'elle arrose des prairies, et va se perdre dans l'Isole ; l'autre, dirigée par un conduit de quatre pieds de largeur, sur quatre à cinq pieds de profondeur, passe à côté du cimetière, remplit une cuve de granit, de quatre pieds quatre pouces de large, sur vingt et un pouces et demi de profondeurs, se rend sur les derrières du grand chemin et se perd aussi dans l'Isole.*

*Cette fontaine a soixante pieds de longueur, seize pieds de large et sept de profondeur<sup>2</sup> : en hiver, en été elle conserve la même quantité d'eau, on l'écoule facilement ; alors une cinquantaine de **sources** sortent en **bouillonnant** du fonds schisteux de la fontaine, **jaillissent à trois ou quatre pouces**, et remplissent en vingt quatre heures, et ce bassin et ses canaux. Rien de limpide comme cette eau délicieuse ; mais les terres qui s'éboulent, les feuillages qui s'y corrompent en souillent la pureté : il est indispensable de faire couvrir et le canal et la fontaine.*

*Dans la commune, vous supposez qu'on réunit cette eau dans un vaste bassin, qu'on le dirige, pour obtenir un lavoir, un abreuvoir, que chaque particulier la guide dans son jardin, dans la cuisine, non : elle se rend dans la cuve de granit de quatre pieds dont je viens de parler. Elle est à fleur de terre, les animaux s'y désaltèrent, des femmes y lavent ; c'est la seule fontaine de Scaër. Les Romains eussent fait faire un aqueduc de soixante milles, pour se procurer cette eau si négligée. Sainte Candide en fit jaillir les sources : elle guérit la fièvre, le mal aux yeux, dénoue les enfants; ... ».*

## Les constats

### 1. Les découvertes archéologiques :

D'abord le **solidus** en or d'Honorius (384-423) et découvert en un lieu indéterminé de Scaër. C'est une monnaie de grande valeur qui était remise aux hauts fonctionnaires ou aux officiers de haut rang en guise de prime ou de cadeau. Cette pièce fut frappée à Ravenne en 405 ou 406, lorsque que l'empereur ouvrit grand sa cassette pour inciter les hommes de bonne volonté, libres ou esclaves, à s'enrôler pour défendre la frontière rhénane de l'Empire. Sa présence témoigne non seulement de la qualité de ville administrative et/ou militaire de Scaër, mais peut-être aussi sa

<sup>1</sup> A raison de 100 pas géométriques pour 162,42 mètres la distance est de 649,68 mètres, qui correspondent aux mesures effectuées sur place. Voir « Considérations sur l'origine et l'histoire ancienne du Globe » de M. de Fortia d'Urban, Imp. Xéroutet à Paris (1807), p.46.

<sup>2</sup> Soit 18m de longueur, environ 5m de largeur et plus de 2m de profondeur

démographie : il valait mieux enrôler des hommes urbains non assujettis à la production agricole. Aujourd'hui cette monnaie de grande valeur est présentée au Musée départemental breton de Quimper.

Ensuite les signalements de morceaux de **tuiles romaines** (*tegulae*) en divers endroits de la commune : au Bourg, à Buzit, à Crénorien, à Miné Déro, à Penquelen, et à Saint David. La découverte, en un site indéterminé mais communiquée à la Société Archéologique du Finistère en 1880, d'une « colonne en briques » peut-être assimilable à une pilette d'hypocauste, laisse supposer l'implantation de thermes privés et/ou publics.

Enfin la présence, au quartier Payaou, d'un carrefour de **deux voies romaines** à grande et moyenne distance (de Quimper à Rennes et de Carhaix à La Porte Neuve en Riec-sur-Bélon) n'a pu que favoriser l'urbanisation antique de Scaër.

**Première conclusion :**

**La Scaër antique se présentait comme une bourgade bien intégrée dans le paysage gallo-romain (*tegulae*), abritait des hauts fonctionnaires et des militaires (*solidus*) et prospérait grâce au commerce utilisant des voies de communication à grande et moyenne distance.**

## 2. La Fontaine Sainte Candide

Pour Jacques CAMBRY qui lui consacre trois pages, c'est « *la merveille de Scaër* ». Intarissable, délicieuse et limpide elle jaillit sous formes de multiples sources qui sortent en bouillonnant du fond schisteux de la fontaine par des jets de 3 ou 4 pouces de hauteur soit 10 à 12cm. Elle alimente tout le bourg mais, au grand dam de Jacques CAMBRY, n'est pas canalisée correctement et se perd en grande partie dans l'Isole.

**Deuxième conclusion :**

**Voici un élément essentiel de notre argumentation: la vigueur du débit de la source, dite bouillonnante et jaillissante. Aujourd'hui encore, malgré le coffre de béton qui la protège, il n'est pas besoin d'y coller son oreille pour entendre le grondement puissant de l'eau expulsée du sous-sol scaérois.**

## 3. Les différentes hypothèses toponymiques

D'abord une consigne de Pierre TREPOS (1913-1966), universitaire français spécialiste de la langue bretonne :

« *Seule l'étude des formes anciennes permettra d'affirmer qu'il y a eu erreur dans la traduction.* »  
(Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest, 1953, p.209)

Pour Hervé ABALAIN (1934-2014) le nom de Scaër était à mettre en relation avec une faille ou une crevasse. Cette explication est bien vague et les recherches ce type de relief sur la commune sont restées vaines.

Pour Albert DESHAYES il n'y a pas d'explication puisqu'il n'y a aucune trace de Scaër dans ses deux dictionnaires de référence : Noms de lieux bretons et Noms de famille bretons. Il a probablement pressenti une autre origine à ce toponyme.

Francis GOURVIL (1889-1984) pensait que le nom de Scaër ne pouvait pas être rapproché ni du gallois ni du cornouaillais, mais n'écartait pas totalement une piste bretonne ou celtique.

Pour le regretté Bernard TANGUY (1940-2015) :

Scathr, XI<sup>ème</sup> siècle - Scazre, v. 1086, 1368, 1405, 1516, 1574 - Scadr, 1220 - Schazre, v. 1330 - Scaezre, 1575, 1665 - Scaere, 1652 - Breton Sker.

Le nom de cette ancienne paroisse apparaissant pour la première fois dans la charte XXII du Cartulaire de Landévennec rédigé aux environs de 867 puis de 1050 (mais relatant des faits du V<sup>ème</sup> au VIII<sup>ème</sup> siècle), il considérait que « le nom de Scaër supposait un prototype *Scatro-* ».

Pour d'autres une étymologie scandinave est évoquée car en vieux-norrois existe un mot « *sker* » qui a le sens de roche et/ou de falaise (information vérifiée dans le dictionnaire de vieux-norrois-français en ligne Freelang). Cette explication tombe assez rapidement non seulement au regard de l'absence de falaise sur le territoire de Scaër, mais aussi par le flou historique qui entoure l'hypothétique implantation d'une petite et courte (environ 80 ans) principauté viking au X<sup>e</sup> siècle. Il y a fort à parier que les vikings, même installés à Scaër auraient trouvé un autre élément caractéristique du paysage pour nommer ce territoire. Gageons enfin qu'en matière de falaise ils avaient assez d'expérience pour ne pas confondre les vraies falaises de leur pays natal avec les petites collines bretonnes.

Pour d'autres enfin les explications tournent autour du bas-latin « *scara* » signifiant coupure et qui aurait donné le breton « *skarr* » gerçure ou crevasse. *In fine* on laissera de côté tous les commentaires au sujet de ces origines scandinaves, germaniques, anglo-saxonnes et autres qui n'apportent aucun argument probant, tant ils se désintéressent du paysage, de l'Histoire et des textes anciens et modernes.

Rien de concluant donc pour définir Scaër que tous s'ingéniaient à interpréter à partir d'une graphie Sker ou Skaer (forme normalisée de l'Office de la Langue Bretonne), en ignorant séparément ou ensemble le « th » de Scathr ou le « ë » de Scaër.

### Notre méthode de recherche

La présente étude a commencé par une vérification dans le dictionnaire de vieux-breton de Joseph LOTH (1847-1934) où, concentrant nos recherches sur les mots commençant par « scat » ou scatr », c'est-à-dire les quatre premières lettres de la plus ancienne graphie connue de Scaër, *Scathr*, nous avons trouvé « *scarat* » qui signifie trancher, « *skirien* » éclat de bois, le gothique « *skeir-s* » pur, et le sanscrit « *apa-skara-s* » excrément.

Insatisfaits de tout ce qui précède et forts des informations sur le passé gallo-romain de Scaër, précédant presque immédiatement, à l'échelle du temps historique, la rédaction du Cartulaire de l'Abbaye de Landévennec, il nous fallait explorer une autre voie. Nous avons donc innové en suivant une piste jusque-là ignorée : la piste latine, qui commença tout naturellement par la consultation du Dictionnaire Latin-Français de Félix GAFFIOT (1870-1937).

Avec la même démarche que pour le dictionnaire de Joseph LOTH sur les quatre premières lettres de *Scathr*, nous eûmes la surprise de trouver, page 1400, le mot féminin « *scatebra, ae* » signifiant jaillissement, eau jaillissante, cascade. Cette traduction nous ramena immédiatement au voyage de Jacques CAMBRY et à sa description de la source de Sainte-Candide, ainsi qu'à notre visite « bruyante » à la même source en novembre 2015.

Le même GAFFIOT confirma l'ébauche d'interprétation sémantique qui se dessinait : « *Scatebra* » c'était aussi le nom d'une rivière du *Latium* près du *Casinum* romain devenu Monte Cassino, siège d'un monastère bénédictin mondialement connu et d'une non moins célèbre bataille de mai 1944. La rivière a depuis changé de nom mais a gardé une trace de son impétuosité puisqu'elle s'appelle aujourd'hui « Rapido » ou « Fiume Gari » selon les cartes.

L'adjectif « *scatebrosus* » signifie plein d'eau jaillissante, sale, boueux, et le verbe « *scateo, ere* » a le sens de sourdre, jaillir, être abondant, fourmiller, pulluler.

Toujours p.1400 : « *scaturex, scaturrex* ou *scaturix, igis* » : source abondante ; « *scaturiginosus* » : abondant en sources ; « *scaturigo, scaturrigo, inis* » : source, eau qui sourd ; « *scaturio, ivi, ire* » : être tout débordant.

Enfin le Glossaire du latin médiéval de Charles Du CANGE (1610-1688) donne : « *Scatabra : Scatabrae* » : jaillissements par ébullition qui apparaissent quand l'eau aura coulé dans quelques fissures ; écoulement des eaux, naissance ou source ; ce qui provient des eaux débordantes. Latin : « *Scatebra* ».

M. Albert DESHAYES, contacté à ce sujet, opte plutôt pour une origine avec « *scaturex* » nom commun descriptif, qui pourrait mieux convenir par un bas-latin « *scatr-* ».

Nous acceptons très volontiers sa proposition d'autant que la prononciation du latin classique de « *scătūrex* » avec son « a » court et son « u » long, s'est peu à peu transformée. En effet en latin vulgaire (du III<sup>ème</sup> siècle au V<sup>ème</sup> siècle) dans ce mot de trois syllabes, la voyelle initiale, qui, en latin classique, portait l'accent tonique tout en étant courte, se voit plus fortement prononcée (on dit qu'elle devient tonique, dynamique ou intense) au détriment de la voyelle longue mais faiblement accentuée qui tend à se réduire pour disparaître.

Ex : ar-bo-rem, accent sur la première syllabe courte => àr-bo-rem [àrbər(ə)m].

« On explique la transformation de l'accent mélodique du latin classique en accent tonique du latin vulgaire par les particularités articulatoires des Gaulois (substrat celtique). Ce changement s'est achevé vers le III<sup>e</sup> s. de notre ère. » .

(I.D. Matko, **COMPLEXE ENSEIGNEMENT ET METHODOLOGIE DE L'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE** Complexe pédagogique et méthodique sur l'histoire du français pour les étudiants d'une spécialité).

De « *scaturex* » à Scathr et au prototype « *Scatro-* » de Bernard TANGUY les distances phonétiques, graphiques et linguistiques sont courtes. Les différentes écritures postérieures en sont toutes issues. Seule la première, celle du Cartulaire de Landévennec, est à considérer puisque la plus ancienne.

### Notre hypothèse

**En conformité avec :**

- la topographie du lieu,
  - les ressources archéologiques,
  - et la description d'un Commissaire des Sciences et des Arts, voyageur et observateur scrupuleux et digne de foi,
- un lien cohérent apparaît entre l'étymon *scaturex* qui évoque l'idée de jaillissement et d'abondance de l'eau d'une source, et *Scathr* évolué en Scaër qui ne doit sa notoriété, non pas à quelque hypothétique falaise, mais bien qu'à sa source Sainte-Candide, abondante et jaillissante.**

### 5. Les errances bretonnes

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, le grammairien et linguiste bretonnant Jean-François LE GONIDEC (1775-1838) rénove l'orthographe bretonne en la rendant plus phonétique, et remplace le « c » latin (toujours dur) et le « qu » français par le « k » celtique. Cette initiative, confirmée par ses successeurs créateurs du KLT et toujours en vigueur dans le breton enseigné aujourd'hui, sera lourde de conséquences puisque, dans notre cas, elle fit perdre la trace étymologique originelle.

C'est un élément à décharge pour les linguistes bretons qui n'ont ainsi jamais pu entrevoir la piste latine. Par bonheur les graphies du vieux et moyen breton puis du français ont préservé l'empreinte du passé gallo-romain de Scaër puisque toutes conservent le « c » dur initial de « *scatebra* » ou de « *scaturex* ». Nous n'entrerons pas dans ce débat historico-politique, ou politico-historique, mais, selon nous, trop de « bretonnité » nuit au breton, au moins en ce qui concerne les recherches étymologiques et/ou toponymiques.

\*\*\*\*\*

## CONCLUSION GENERALE

L'explication devient donc limpide comme l'eau de la fontaine Sainte Candide : la ville de Scaër doit son nom à la langue latine de l'occupant romain, et à l'admiration de ce dernier devant sa source intarissable et abondante, qui a alimenté les habitations de sa petite ville et peut-être ses établissements de bains. C'est donc un toponyme très ancien dont la racine latine accentue la rareté en pays celtique et bretonnant. Il s'est probablement substitué à un nom de lieu aujourd'hui perdu, peut-être s'approchant de « *borba* » ou « *borva* » qui signifie source bouillonnante en langue gauloise<sup>3</sup>, car on peut penser, à juste titre, que ce lieu fut occupé par des gaulois osismes, qui n'auraient pas manqué de profiter de ce remarquable point d'eau.

On pourrait tirer de cette démonstration plusieurs éléments de réflexion et d'autres axes de recherche sur cette commune, paroisse primitive sans aucune trêve malgré sa superficie qui en fait encore aujourd'hui la plus vaste commune du Finistère.

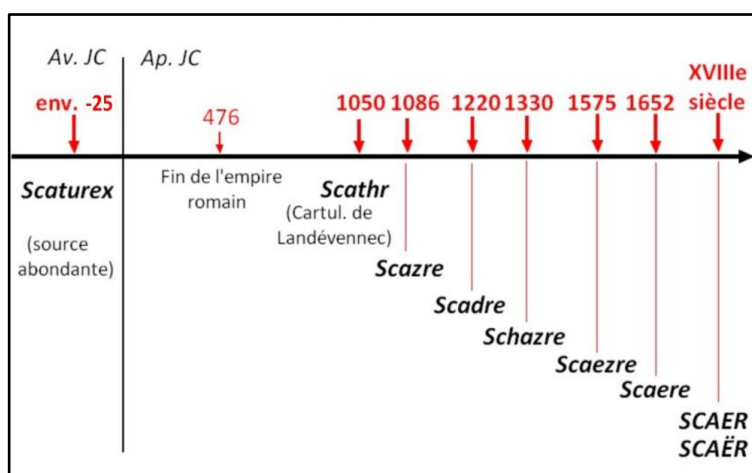
Nous en donnons ici une liste non-exhaustive :

- la révision de la carte des agglomérations secondaires gallo-romaines où Scaër pourrait intégrer leur maillage au même titre que Quimper ou Brest,
- le degré de pénétration moindre des migrants bretons dans une région éloignée des côtes,
- et/ou la forte résistance de la population locale à ces mêmes migrants,
- la sensibilisation des pouvoirs publics et de la population au bien-fondé des déclarations en mairie de tout vestige et/ou artefact découverts sur la commune.

Enfin, même si notre hypothèse nous semble être assurée par cette démonstration, il serait souhaitable, dans l'intérêt de la linguistique et de l'Histoire, que non seulement controversée avec les spécialistes soit engagée à ce sujet, mais aussi qu'ils s'emparent de cette découverte originale pour étudier l'évolution phonétique et graphique du « *scaturex* » latin au Scaër français.

Nous avons simplement essayé d'apporter une pierre de consolidation, la plus crédible possible, à l'édifice fragile de l'explication de ce toponyme particulier et déroutant.

**Florence DELNEUFCOURT,**  
Scaër, le 04.08.2018



<sup>3</sup> Pierre GASTAL « Nos racines celtiques, du gaulois au français », Ed. Désiris, 2013, p.130.